

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres

**ULYSSE**  
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

- Guides
- Cartes routières
- Accessoires

Ouvert le dimanche

4176, Saint-Denis, Montréal ☎ 843-9447  
1208, Saint-Denis, Montréal ☎ 289-9875  
560, Président Kennedy, Montréal ☎ 289-0994

Montréal, samedi 8 avril 1989

## Lettres québécoises

François Barcelo est grand conteur. Son dernier roman, *Nulle part au Texas*, démarre aussi vite que la voiture qu'il se fait voler dès les premières pages, le laissant dans une situation plutôt gênante. **Page D - 3**

## Le feuilleton

Une biographie de Tristan Bernard, l'homme le plus spirituel de la terre, abondamment documentée, mais aussi le tableau d'une époque. L'homme était aussi un romancier important. Tristan Bernard raconté comme il méritait de l'être. **Page D - 3**

## La BD à l'honneur

À l'occasion du 5e Festival de la bande dessinée, notre collaborateur Jean-Louis Dufresne a interviewé deux grands de la bd, F. Murr et Tardi. Les deux ont sorti leur plume pour les lecteurs du DEVOIR. **Pages D - 4 et D - 5**

## Anecdotes saugrenues

Jean-Éthier Blais a lu le dernier Marcel Rioux. Le grain de sel y est, écrit-il, mais il faut y ajouter une portée humaine qui donne son sens plénier à l'anecdote. **Page D - 6**

# Cassiopée est happée dans l'engrenage du succès

La première oeuvre de Michèle Marineau pour la jeunesse est couronnée du Prix du gouverneur général

## DOMINIQUE DEMERS

AVANT DE RECEVOIR le Prix du gouverneur général, catégorie littérature jeunesse, Michèle Marineau n'avait pas de manuscrits poussés dans ses tiroirs. Elle n'avait jamais essuyé de refus d'éditeurs et n'avait jamais été interviewée. À 33 ans, *Cassiopée ou l'été polonais* est son premier roman.

Assise bien droite sur sa chaise, elle laisse le premier soleil du printemps lui lécher gentiment les joues. Comme Cassiopée, Michèle Marineau a tout de la fille saine, sage et simple. Mais il faut se méfier de ces genres tranquilles à l'air faussement banal. Comme Cassiopée, Michèle Marineau s'impose. Sans forcer la note, sans faire exprès, elle vous oblige à la découvrir. Un grand rire franc, quelques sourires exquis, des étoiles de ferveur allumées dans ses prunelles et vous voilà séduit.

C'est sa première entrevue. Elle n'a pas appris à servir des phrases figées préparées d'avance pour faire impression. Elle ne lance pas de ces petites bombes qui font bien lorsqu'on les glisse dans un article. Elle écoute attentivement les questions, s'interroge quelques instants en réfléchissant, pas gravement mais posément, attentivement. Et elle plonge, d'un coup, pour le meilleur et pour le pire, sans hésiter, sans jamais calculer, avec cette authenticité désarmante qui a fait de Cassiopée l'héroïne coqueluche des adolescents québécois.

Le Prix du gouverneur général ne l'a pas prise au dépourvu. À vrai dire, elle s'attendait un peu à ce que son roman échoue sur la table du jury. Il y a un an, quelques heures après avoir laissé son manuscrit chez Québec/Amérique, la sonnerie du téléphone l'a presque réveillée. Le soleil venait de se lever et Raymond Plante, alors directeur de la collec-



Michèle Marineau a tout de la fille saine, sage et simple.

PHOTO JACQUES GRENIER

tion jeunesse/romans, lui annonçait que *Cassiopée ou l'été polonais* serait imprimé dans quelques semaines et qu'elle avait de bonnes chances d'être finaliste au Prix du gouverneur général.

Ce qui impressionne vraiment Michèle Marineau, ce qui la flatte et lui met du rose aux joues, c'est l'engouement des adolescents pour son hé-

roïne. Lors des rencontres d'auteur dans les écoles, des élèves s'attardent, attendant d'être seules avec l'auteur pour s'exclamer : « Comment t'as fait ? Pour deviner... » Michèle Marineau ne croyait pas miser si juste. « Je pensais rejoindre une petite catégorie de jeunes seulement. Les studieux, les bons lecteurs, les sages dans le fond. Et voilà

que les profs me disent que leurs durs, les grands en manteau de cuir, lisent *Cassiopée* et trouvent l'histoire émouvante. Des élèves de secondaire 3 m'écrivent pour dire que c'est le premier roman qu'ils ont réussi à lire de la première à la dernière page et qu'ils auraient envie d'en lire d'autres. C'est fantastique !

« Les jeunes disent qu'ils aiment

*Cassiopée* parce que ce n'est pas bébé. Plusieurs d'entre eux ont lu John Irving, Arlette Cousture et Régine Desforges et ils trouvent les livres jeunesse trop jeunes justement. Les moins bons lecteurs sont heureux parce que l'écriture est simple même si c'est travaillé »

Aujourd'hui, elle signe des autographes en souriant mais les premières semaines de sa vie d'auteur sentaient le fiasco. « Je devais être naïve. Je m'attendais vraiment à ce que quelqu'un d'autre que mes parents et mes amis me parle de mon livre. J'avais l'impression qu'à la sortie d'un roman il se passait quelque chose. Aujourd'hui, je suis résignée : en littérature de jeunesse, on ne fait pas d'éclats »

Ce qui n'a pas empêché le premier tirage d'être épuisé en quelques mois. Communication Jeunesse a retenu le titre dans sa sélection annuelle et, à partir de là, *Cassiopée ou l'été polonais* s'est fait happer par l'engrenage du succès. En littérature jeunesse, l'ultime triomphe, c'est d'être choisi par les élèves comme auteur invité. Michèle Marineau ne connaissait même pas l'existence de ces tournées scolaires lorsqu'on l'a invitée à venir rencontrer des groupes d'admirateurs. « Ça, c'est gros ! dit Michèle Marineau. Un prix, c'est merveilleux, mais c'est décerné par un jury d'adultes : ils peuvent aimer un livre sans que les jeunes partagent leur opinion »

Michèle Marineau rêvait d'être médecin mais deux ans à la Faculté lui ont permis de découvrir qu'elle préférait les gens sur papier. Elle s'est recyclée en traduction et en histoire de l'art et, après 11 années dans l'édition, à corriger les récits des autres, elle a décidé qu'il était temps d'être auteur à son tour. « J'ai toujours voulu écrire. J'avais l'impression que ma vie serait ratée si je n'é-

Voir page D - 2 : Cassiopée

# Paul Ohl, le romancier des civilisations

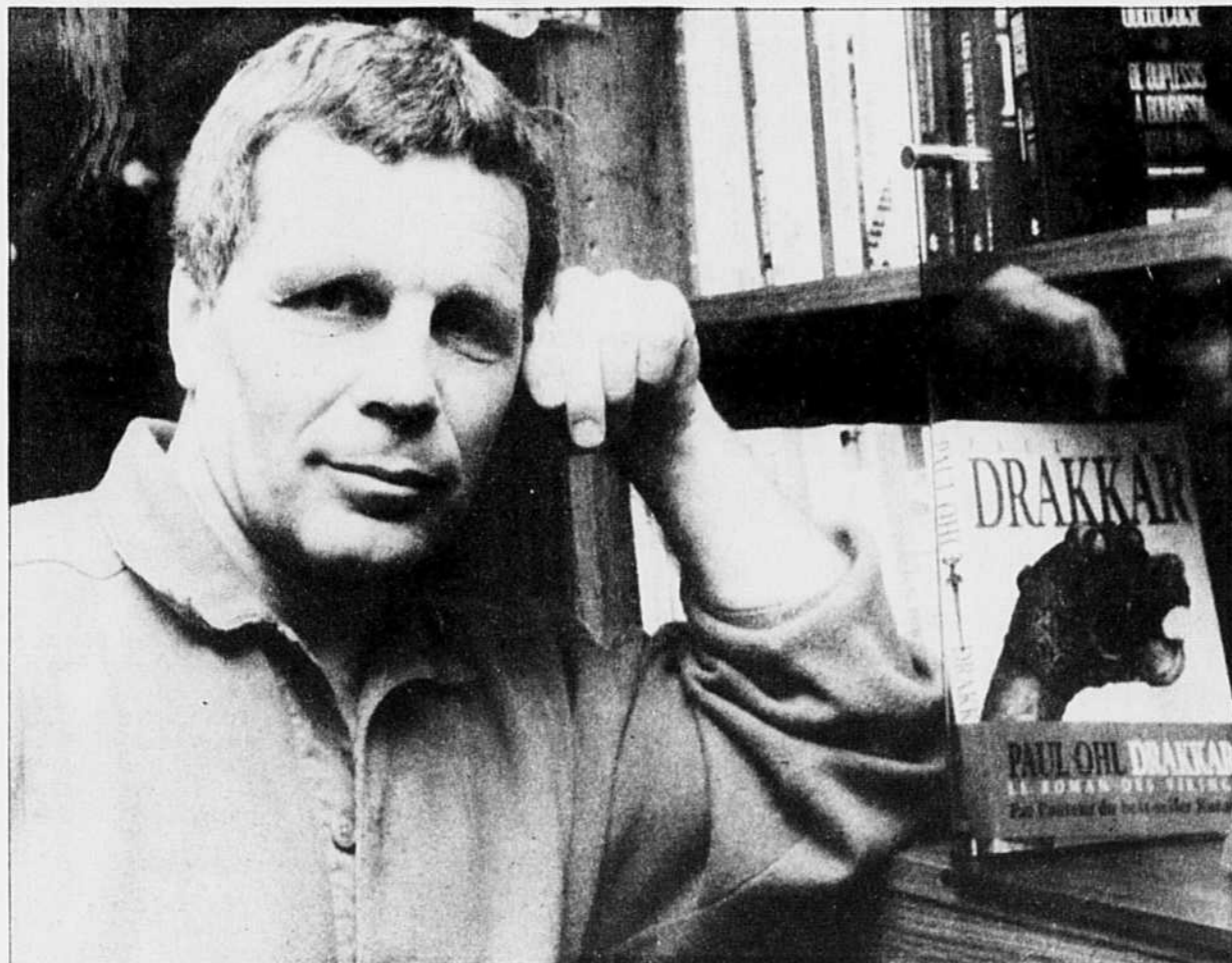
## FRANCE LAFUSTE

PAUL OHL serait-il le nouveau Michener ou Clavell du Québec ? Avec la parution de son deuxième roman, *Drakkar* ou le roman des Vikings de l'an 1000 et dans l'attente de tous ceux qu'il concocte en douce sur les Incas et l'Afrique, il est naturel de se poser la question. Sans avoir ces prétentions, Paul Ohl conserve l'assurance tranquille d'un écrivain convaincu de prendre une place encore inoccupée au Québec, celle du romancier des civilisations.

Le premier de la série portait le nom du sabre des Samourais, *Katana*. Un roman extrêmement documenté sur l'univers féodal japonais du 17e siècle. Paul Ohl, l'athlète, le karatéka, le patineur de vitesse en surplis plus d'un. Non, Paul Ohl, directeur des sports au ministère des Loisirs, auteur de plusieurs essais polémiques sur le sport et la boxe ne fréquentait pas que les gymnases mais il savait aussi tenir sa plume. Mieux, il savait se tenir dans les salons où l'on cause. Sacrée étiquette qui vous colle à la peau, dit-il aujourd'hui. Faut-il avoir le physique de l'emploi, surtout pas des épaules de gladiateur, fumer deux paquets de Gitanes par jour et souffrir de ce mal auguste, l'angoisse de la page blanche pour être accepté dans les cercles littéraires ? demande-t-il avec humour, seule porte de sortie. Comment oser dire parfois qu'on lit *Michel Strogoff* et des bandes dessinées ?

N'empêche. Paul Ohl reconnaît que dans *Katana* il s'est imposé un travail de titan pour ne pas déchoir. Saurait-il organiser ses idées pour écrire un roman, lui qui s'était surpris à faire parfois quelques envolées dans ses essais et qui se savait intimement convaincu d'avoir la maîtrise de l'écrit ? Tels furent les doutes de cet homme habité par une nouvelle passion.

Excessivement zélé avec *Katana*,



Paul Ohl ne fait pas profession d'historien. Il ne revendique qu'une chose : l'authenticité des lieux et des décors comme toile de fond.

PHOTO JACQUES GRENIER

Paul Ohl dit avoir trouvé avec *Drakkar*, la voie du juste milieu et en quelque sorte une vitesse de croisière. Les détails historiques et techniques font place à un langage prophétique, emprunté au rêve et à la magie. Pour Paul Ohl, il ne pouvait en être autrement : « On est en l'an 1000, dans un Moyen Âge tout d'insécurité et de noirceur, dans une Europe marquée par la Grande Peur,

celle de la Fin des temps, explique-t-il. Au même moment, dans les pays du Nord, il y a des peuplades qui vivent dans cette mythologie scandinave païenne, faite de croyances très étranges ; les gens imaginent des fantômes et des revenants et ils cherchent à se faire interpréter leurs rêves. Je me devais de rendre une époque telle qu'elle était. »

Paul Ohl ne fait pas profession

d'historien. Et si l'on revendique une seule chose, c'est bien l'authenticité des lieux et des décors comme toile de fond. Une exigence qui de son avis relève du funambulisme : ne pas trop verser dans les détails et l'accumulation des personnages réels, ne pas tomber non plus dans l'imaginaire, au détriment de l'histoire. Ce qui explique pourquoi, après l'avalanche de personnages historiques

de *Katana*, seuls Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an 1000, et le roi Olaf Trygg soient les seuls personnages réels. S'il a choisi cette fois-ci le Moyen Âge, c'est parce que cette époque de l'ombre exerce un attrait immense. À preuve, ajoute-t-il, le succès des romans de Jeanne Bourin dont il admire la minutie du détail et ceux de Umberto Eco. « Ils ont si bien fait passer cette raie de lumière dans cette zone d'ombre assez terrifiante. Moi aussi, j'avais envie d'imaginer un peu ce qu'elle pouvait être. » Pourquoi les Vikings après les Nippons ? Paul Ohl fait là un retour à une enfance nourrie de cinéma, autant à Strasbourg où il vécut jusqu'à l'âge de 11 ans qu'à Montréal où ses parents vinrent s'établir en 1951 : « J'ai toujours été un « bum » de cinéma, dit-il et je vois avec une égale candeur tous les films ou presque, des navets au chefs-d'oeuvre. Le cinéma est une source de questionnements que j'ai laissé trainer. » 1958 donc : il voit *Les Vikings*, avec Kirk Douglas et Tony Curtis. « Ce film a laissé une très grande impression sur ma mémoire visuelle. Mais il y avait tout le reste : tout ce qui émergeait d'un passé très lointain a habité mon grenier personnel, se plaît-il à dire en jonglant avec la métaphore. J'ai traîné pendant des années ces images choquantes d'un peuple barbare à première vue. Jusqu'à la grande découverte. Celle de la beauté, de la sérénité, de l'organisation, de la propreté, de l'esthétique. » C'était en 1975. Paul Ohl découvrait la Scandinavie. « Barbares et sanguinaires, les Vikings avaient aussi leurs poètes merveilleux, des marchands rusés et les plus grands navigateurs de tous les temps ; des gens qui parvenaient à vaincre leurs peurs, y compris celles des abysses et de la baleine qu'ils n'osaient appeler que Grand poisson. Ces gens-là disaient à l'époque où l'Europe chrétienne croulait sous la peur des Temps derniers (une incursion au

Voir page D - 2 : Paul Ohl

# L'eau dans l'encrier

Prix Robert Cliche en 1986 pour *Love Story*, Jean-Robert Sansfaçon écrit dans l'eau dans l'encrier l'histoire d'un journaliste, de sa vie amoureuse, professionnelle, de ses espoirs et de ses passions.

## JEAN-ROBERT SANSSAÇON

MOI C'EST RENÉE, j'ai trente-six ans. Deux années ont passé depuis notre première rencontre. Deux ans c'est si peu, je n'ai rien oublié. D'en parler maintenant me permet d'exorciser ce passé trop présent.

J'avais vécu toute mon adolescence comme une grande orgie d'émotions. Je ne me souciais pas d'une chose : séduire ! Toutes les nuits j'étais amoureuse. De cette forme d'amour qui n'existe que par la crainte de le voir s'évanouir.

L'amour je m'en étais nourrie. Comme aux gros seins de ma mère. Un besoin vital. Déchirant. Écrasant.

Toutes les femmes ont connu ça. À un moment ou l'autre de leur vie. Moi c'était toutes les nuits. Quand j'en-

Voir page D - 2 : Inédit

LOUIS MORISSET

# Écrit la nuit

Louis Morisset, qui fut un auteur intarissable, n'aurait laissé de sa verve aucun témoin palpable si sa compagne, Mia Riddez Morisset, n'avait rassemblé ses plus beaux contes dans ce livre.

176 pages — 14,95\$

# Stanké

les éditions internationales alain stanke ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 2i9 (514) 935-7452

# Le plaisir des Livres

## ◆ Inédit



Jean-Robert Sansfaçon

tends une femme dire qu'elle aime trop ou qu'elle a trop aimé, il me semble qu'elle a laissé quelque chose d'autre lui fouiller l'âme jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Elle ne s'est pas donnée, elle ne s'est jamais appartenu. Comme je ne m'appartenance pas moi-même.

Le désir et l'amour sont des choses différentes. Je sais ça maintenant. Il m'a fallu visiter les extrêmes. Susciter chaque nuit le désir des hommes sans jamais connaître l'amour. Pour comprendre. L'abandon. Les hommes le savent, eux. Depuis toujours. Même si le plus souvent s'empêchent quelque part entre les deux, entre le désir assouvi et l'amour retenu. Il me semble.

Vers l'âge de vingt-cinq ans j'ai cru comprendre. Et j'ai conclu. Bien hâtivement. Pas un de ces hommes de qui j'avais tant attendu ne me serait d'un quelconque support. Ce que j'avais confondu avec l'amour n'était qu'un manque, jamais comblé. Alors j'ai voulu tourner la page. L'amour vécu comme un abandon, c'était trop. Je ne m'en remettais jamais. Toute ma jeunesse y était passée, sans qu'il en reste rien.

Ça n'a pas été simple. Je me suis isolée à la campagne. J'ai tout investi dans le travail. Tout. Il m'a fallu dix ans pour faire ma place. J'y suis parvenue.

J'étais désormais convaincue. Ou plutôt j'étais convaincue de l'être : on ne se débarrasse pas de son vieux chien malade si facilement. Je me répétais : Être aimée par un homme, pourquoi ? Qu'est-ce qu'un homme peut m'apporter que je ne puisse découvrir moi-même ? Je me croyais devenue forte et décidée. Pas un homme, pas une femme ne me ferait

reculer. Ni ne me séduirait au point de me faire perdre mon temps. De l'engourdissement voluptueux et douloureux de mes amours insatisfaites j'avais basculé dans le nuage plus confortable du travail. Là où le temps passe si vite. Mais il m'arrivait de ne plus savoir où j'en étais.

Les hommes ne me servaient plus qu'à assouvir mon désir. Je voulais leur ressembler. Devenir comme eux. J'ai réussi. Je suis même devenue mieux qu'eux, parce que je n'éprouvais pas leur besoin terrible, étouffant, d'être maternée.

## ◆ Cassiopée

crivais pas mais je n'osais pas. Je n'en parlais même pas. Ça fait tellement prétentieux de dire : bon, maintenant, je vais écrire. J'avais envie d'écrire le roman que j'aurais aimé lire à 15 ans. Je voulais présenter une adolescente habitée par les craintes que j'ai vécues. Mais j'avais peur. Je me disais que les adolescents d'aujourd'hui sont trop différents de moi, il y a 20 ans. En parlant avec un amie, mère d'adolescents, j'ai découvert que ça n'a pas changé : ils ont les mêmes peurs, leur monde n'est pas nécessairement plus ouvert, il y a encore une foule de tabous. Ils font l'amour plus jeunes, peut-être, mais l'expérience n'est pas nécessairement heureuse.

« Cassiopée a presque 15 ans. Ne me demandez pas ce que veut dire son nom. Tout ce que Cassiopée sait, c'est qu'elle le déteste. Elle est de la génération des noms bizarres. Des tas d'enfants, comme ça, ont le fardeau d'être extraordinaires et originaux pour répondre aux attentes de leurs parents. Cassiopée quitte ses parents pour la première fois, elle découvre l'amour et sa sexualité s'éveille. J'aime bien les livres des premières fois ! Elle apprend que la vraie vie, ce n'est pas comme dans les livres mais elle décide aussi que c'est très bien ainsi. Je voulais, avec Cassiopée, donner l'exemple d'une adolescente qui n'est pas nonoune et qui peut dire non. Je me suis longtemps demandé si Cassiopée allait faire l'amour. Cassiopée dit : Non, pas tout de suite. Je ne suis pas prête. C'est un vrai choix. Elle dit non et c'est correct, ça ne déceint pas la fin du monde. »

Adolescente, Michèle Marineau ressemblait à Cassiopée. Sage en apparence. Une grande lectrice. Quinze livres par semaine sans crampes à la cervelle. De Jules Verne à Enid Blyton en passant par les romans scouts et les Marabout mademoiselle. Aujourd'hui, elle met autant d'ardeur

dans l'écriture. *Cassiopée ou l'été polonais* a été bouclé en quatre mois. La suite — et fin — est déjà sur papier. Et des tas d'autres idées mijotent à bon bouillon. « J'ai envie de présenter des jeunes confrontés à des situations nouvelles. Voir comment ils réagissent. Des personnages qui ont une part d'humour. Pour montrer que tout n'est pas si tragique même si ça peut l'être. Ce qui compte, c'est que ce soit des livres qui vibrent, qu'il y ait de l'émotion. »

Au fil des précieux commentaires que lui confient ses lecteurs, Michèle Marineau a fait une grande découverte. Elle est tombée sur quelque chose de gros, d'imprévu, d'étonnant et de troublant. « On reçoit des tas de commentaires de jeunes qui ont aimé le roman parce qu'ils s'identifient à l'héroïne mais ça va parfois plus loin. Des enseignants ont demandé à leurs élèves de choisir le personnage le plus sympathique dans *Cassiopée*. En justifiant leur choix, les élèves me confient ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont vécu, ce qui les a émus dans le roman. En écrivant, on éveille des tas de sentiments chez les gens. Ce n'était pas toujours prévu. Pour moi, au départ, écrire était un divertissement mais ça va beaucoup plus loin. Ça m'a fait découvrir que ce que j'ai écrit est plus important que je ne croyais. Et, en même temps, que j'ai plus de responsabilités que je pensais. »

Michèle Marineau écrit probablement de nombreux romans pour la jeunesse. Pour adultes, elle concocte quelques polars aux intrigues tellement bien enchevêtrées qu'il faut des tableaux pour ne pas s'y perdre. Pourquoi s'adresser d'abord aux jeunes ? « J'ai deux enfants d'âge préscolaire. Alors, en plus d'écrire pour l'adolescente que j'étais, j'aime bien inventer des histoires pour ces adolescents que j'aurai un jour. Au lieu de faire des grands discours sur la vie et l'amour et les relations parents-enfants à l'heure où les adolescents sont presque toujours confrontés à leurs parents, il y aura Cassio-

pée. Et s'ils me trouvent vraiment horrible, peut-être découvriront-ils, en lisant le roman, que leur mère n'est pas si mal après tout. »

## ◆ Paul Ohl

monastère de St-Ouen et à Rouen, ville normande située sur la route stratégique des invasions vikings par la Seine résume à elle seule les peurs de l'Apocalypse) : « Là où va le soleil, nous allons. »

Et le soleil, c'est après le Groenland et l'Amérique du Nord, le Markland et le Vinland comme ils l'appelaient, en Islande qu'ils le trouvent. Du moins dans ce *Drakkar* où Paul Ohl rend hommage au « plus grand scalde de l'Islande moderne, Halldor Kiljan Laxness », prix Nobel de littérature en 1955. « J'ai fait de l'Islande mon symbole personnel de liberté et d'indépendance. Et là, je ne nie pas un certain parallèle avec le Québec, un lointain symbole avec ce qu'un peuple peut faire lorsqu'il est presque au bord de la disparition. L'Islande est le seul peuple de la terre, à peine 240 000 habitants, à avoir conservé le vieux norrois, la langue des Vikings. C'est un peuple très cultivé, qui lit énormément et Laxness est un des plus grands écrivains du siècle mais le fait qu'il soit islandais l'a écarté du jet set anglais, français et allemand. »

Est-il utile d'ajouter que Paul Ohl voyage beaucoup ? Utile aussi de dire que la série de romans sur les civilisations demande une grande discipline ? « J'ai trouvé une voie qui me permet de cheminer entre 24 et 36 mois par roman. Ça veut dire une technique de travail, une façon de voyager, d'organiser la recherche en fiches et en notes et de planter mon décor. Le temps d'écriture à proprement parler se situe alors entre un an et 15 mois pour chaque roman. J'en ai donc pour 12 ou 15 ans. » Apothéose de l'inutile ? s'interroge-t-il. Non, simplement 1000 ans d'histoire, en guise de testament. »

## LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1 Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique	(1)*
2 L'Homme qui plantait des arbres	Jean Giono	Gallimard/Lacombe	(6)
3 La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(2)
4 Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(3)
5 Les Lettres volées	Gérard Depardieu	JC Lattes	(9)
6 Ça	Stephen King	Albin Michel	(5)
7 Une femme	Anne Delbé	Le Livre de poche	(4)
8 Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(7)
9 La Vérité sur Lorin Jones	Alison Lurie	Rivages	(9)
10 Le Fils du chiffonnier	Kirk Douglas	Presses de la Renaissance	(-)

Ouvrages généraux			
1 Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. St-Laurent	Robert Laffont	(1)
2 Fais ce que peux	Gérard Filion	Boréal	(4)
3 Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(2)
4 Une brève histoire du temps	Stephen Hawking	Flammarion	(4)
5 Le Québec littéraire	Collectif	Guérin	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinières, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

\* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

## LA VIE LITTÉRAIRE

### Un dictionnaire québécois à Paris

C'EST le mardi 11 avril que sera lancé officiellement en France le *Dictionnaire du cinéma québécois*, publié chez Boréal. La cérémonie, organisée par la délégation du Québec et la Cinémathèque québécoise, se déroulera à la Cinémathèque française. Michel Coulombe, co-auteur avec Marcel Jean, sera sur place pour faire la promotion du bouquin. Le *Dictionnaire du cinéma québécois*, qui a déjà reçu quelques éloges de la part de la critique française — dans *Le Nouvel Observateur* et *Paris-Match* — sera distribué en France sous l'étiquette Boréal.

### La Place aux poètes en péril

JANOU SAINT-DENIS, présidente des productions du Soudain, inc., a lancé un terrible appel à l'aide à l'Union des écrivains québécois dans une lettre en date du 21 mars. Dans sa missive, Mme Saint-Denis rappelle qu'elle essaie, pour une 15e année, de poursuivre la Place aux poètes. Les années antérieures, elle avait reçu des subventions variant de \$ 2,000 à \$ 5,000 du ministère des Affaires culturelles. À chaque été, rappelle-t-elle, la poète animante envoyait un bilan administratif. L'été dernier, une hémorragie cérébrale a retardé l'envoi du rapport jusqu'au 22 août.

Le 20 décembre, Janou Saint-Denis rejoint enfin un fonctionnaire, Denise Lachance, qui lui répond que la Place aux poètes ne recevra plus de subvention. « J'ai pleuré et voulu

mourir, écrit Janou Saint-Denis. Le 22 décembre, elle (Mme Lachance) m'a téléphoné [...] et elle m'a promis [...] que je recevrais \$ 5,000 vers le 15 janvier 89. Je n'ai rien reçu; aucune lettre, aucun téléphone. » Après de multiples tentatives pour rejoindre la fonctionnaire, Janou Saint-Denis s'adresse, en désespoir de cause, à l'Uneq.

« Je continue la Place aux poètes et j'ai de la difficulté à payer mes affiches, mes communications, mes locaux, frais techniques, décors et accessoires, etc. Après avoir travaillé seule pour plusieurs poètes et écrivains, j'ai besoin de trouver \$ 5,000 pour continuer. Un ami m'a prêté \$ 2,000 que je devrai remettre d'ici le 1er janvier 1990. J'ai des peintures à vendre, mais à qui ? Parlez-en à votre conseil d'administration et téléphonez-moi [...] Merci, Bruno Roy, et espérons le soleil pour oublier le noir. »

### Lire, c'est choisir

GALLIMARD jeunesse organise un concours littéraire pour les jeunes de trois à 15 ans intitulé « grand jeu "Lire, c'est choisir" ». Pour jouer, il suffit de se procurer un bulletin de participation dans les bonnes librairies. Plus de 12,000 livres Gallimard jeunesse, six magnétoscopes et des cassettes vidéo récompenseront les meilleures rédactions et les meilleurs dessins jugés en fonction de l'originalité, l'humour et la pertinence. On peut participer individuellement ou avec une classe jusqu'au 30 avril.

GUY FERLAND

## LES ONDES LITTÉRAIRES

### TV5

À L'ÉMISSION littéraire *Apostrophes*, demain à 20 h, Bernard Pivot reçoit Jean Canavaggio, auteur de *Cervantes* (Mazarine), Javier Marias, auteur de *L'Homme sentimental* (Rivages), Edouardo Mendoza, auteur de *La Ville des prodiges*, et Marc Lambron, auteur de *L'Impromptu de Madrid* (Flammarion). Felipe Gonzalez, le chef du gouvernement espagnol, a choisi les invités.

### Radio-Canada FM

LE LUNDI 10 avril à 16 h, au magazine de littérature étrangère *Fictions*, trois ouvrages récemment parus sont commentés en table ronde par les chroniqueurs. L'animatrice est Réjane Bougé.

LE MARDI 11 avril à 21 h 30, au magazine de littérature québécoise *En toutes lettres*, les chroniqueurs font le tour des récentes parutions québécoises. L'animatrice est Marie-

Claire Girard. Marie Dupont lira *Le massacre de Lachine*, de Daniel Gagnon.

LE MERCREDI 12 avril à 16 h, *Littératures parallèles* nous propose une table ronde, animée par André Carpentier.

LE MÊME jour à 22 h, au magazine *Littératures*, deuxième d'une série de six émissions sur le thème de « Colette, luttes et passions ». Texte et animation d'Anne-Marie Alonzo. Lectrices : Hélène Loiselle et Françoise Faucher.

À 22 h 30 le même soir, au magazine *Anthologie*, Jean-Louis Roux présente « Pierre Perreault, poète et cinéaste ». Animation : Madeleine Ouellette-Michalska.

LE JEUDI 13 avril à 16 h, au magazine *Les idées à l'essai*, Claude Lévesque s'entretient avec Yvon Johanne, co-auteur avec Gilles Lane de *La Science comme mythe*.

GUY FERLAND

## Tirage limité d'un trésor de l'enluminure

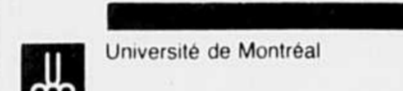
DUBLIN (Reuter) - Le manuscrit de Kells, trésor national irlandais considéré comme un des plus belles enluminures au monde, va être imprimé près de 12 siècles après avoir sa réalisation.

La première édition en fac-similé et en couleur va être mise en vente

pour la somme de \$ 16,000 l'exemplaire à partir de 1990, a annoncé cette semaine un porte-parole de la faculté Trinity de Dublin.

Le livre, texte en latin abondamment illustré des quatre évangiles rédigé par des moines irlandais en l'an 800, est conservé dans la bibliothèque de la faculté.

Des tirages limités d'environ 1,500 exemplaires seront vendus à des collectionneurs privés et à des bibliothèques en Europe et aux États-Unis.



### Pleins feux sur le Québec d'aujourd'hui

- Une approche multidisciplinaire
- Un vaste choix de cours
- Une équipe exceptionnelle de professeurs et d'invités parmi les personnalités marquantes de notre milieu.

Le programme d'études québécoises s'adresse à toute personne désireuse de comprendre les enjeux du Québec d'aujourd'hui et d'enrichir sa formation dans une perspective multidisciplinaire.

Directrice du programme: Lise Gauvin

Veuillez m'envoyer votre dépliant

Nom/Prénom

Adresse

Ville Code postal

Retourner à:

Secrétariat des programmes facultaires  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal  
C.P. 6128, succursale A  
Montréal (Québec)  
H3C 3J7

Tél.: (514) 343-7327

### Rencontres

GUYLAINE GILLET-CIMON et Micheline Gillet Desmarts, auteurs de *Un jardin bien pensé, guide d'aménagement paysager*, publié aux éditions Intermondes, seront à la librairie Hermès, le vendredi 14 avril de 17 h à 19 h, pour rencontrer le public.

À la fragile Place aux poètes, qui se tient à la Folie du large (1021, rue de Bleury), Janou Saint-Denis reçoit, mercredi soir à 21 h, Patrick Coppens. Cet écrivain et critique est responsable du module « Langue et littérature » au Service documentaire multimédia depuis 1968. Il collaboré au *Jour*, à *Culture vivante*, au *DEVOIR*, à *Moebius*, à *Liberté*, à *Vice versa*, etc. Il est également président-fondateur de la Société littéraire de Laval. Son neuvième livre, *Roule idéal*, illustré par Roland Giguère, est publié aux éditions du Noiroit/La Table rase. — G.F.

Evitez la fumée  
Pour mieux respirer

CARON LIBRAIRE  
Desirons acheter livres «encore utiles»  
Tél.: 845-5698  
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAITRE  
251 Ste-Catherine E.

Le SACRA présente l'événement

# LA 'PATAPHYSIQUE

d'Alfred Jarry au Collège de Pataphysique

Du 22 avril au 1er juin 1989

UBU CYCLE  
par le théâtre UBU  
Salle Fred-Barry  
du 22 avril au 13 mai

EXPOSITION  
La 'Pataphysique d'Alfred Jarry au Collège de Pataphysique  
Galerie de l'UQAM  
du 5 au 28 mai

COLLOQUE  
Galerie de l'UQAM  
du 8 au 12 mai

CINÉMA  
Cinémathèque québécoise  
du 16 au 21 mai

MUSIQUE  
Chapelle du Bon Pasteur  
du 28 mai au 1er juin

INFORMATIONS:  
SACRA  
Direction artistique:  
Line Mc Murray  
c.p. 382, succ. "D",  
Montréal  
H3K 3G6

# Prints

## Vous savez lire ? C'est un point fort...

# Star de la Belle Époque et pontife des mots croisés

**TRISTAN BERNARD**  
ou **LE TEMPS DE VIVRE**  
Olivier Merlin  
Paris, Calmann-Lévy  
1989, 316 pages

Lisette  
**MORIN**  
▲ Le feuilleton

SON ÉPOQUE l'avait sacré « l'homme le plus spirituel de la terre ». Il était adulé non seulement sur les grands boulevards parisiens, où ses pièces en un acte étaient jouées à guichets fermés, mais également sur les champs de courses et au vélodrome. Il fut arbitre de boxe, chroniqueur du tour de France, bien avant Antoine Blondin, mais la gloire — car elle ne fit pas que « l'effleurier de son aile », lui étant une compagne

fidèle pendant un demi-siècle — lui vint surtout de ses mots d'esprit qui font encore le bonheur des écotiers, en mal d'inspiration.

Paul Bernard, né en 1866, dans une famille juive de Besançon, trouva son prénom à Longchamp lorsque son tocard, un poulain de deux ans, remporta le prix de Chatillon. Détenteur du ticket gagnant, Bernard y vit un signe du destin, et comme le cheval se nommait Tristan, « il prit son nom pour prénom ». Adulé par ses amis, dont les plus célèbres s'appelaient Jules Renard, Alphonse Allais, Lucien et Sacha Guitry, cet homme souriant et débonnaire devait mourir octogénaire, en 1947, ayant survécu à deux guerres et même à une captivité d'une vingtaine de jours à Drancy, en 1943, sauvé grâce à l'intervention de la comédienne Arletty et de Sacha Guitry, qui connaissaient quelques Allemands « bien placés » à Paris.

Le mérite de la biographie que

vient de signer le journaliste et *sportsman* bien connu Olivier Merlin (ses chroniques du journal *Le Monde* étaient très suivies) tient à l'abondance des documents de première main, dont la correspondance de Tristan Bernard que lui ont généreusement communiquée les petits-fils de l'humoriste. Mais les lecteurs y trouveront également, pour utiliser le cliché habituel, le tableau d'une époque, la galerie de personnages du Tout Paris du spectacle, de la littérature, et même de la riche colonie juive du parc Monceau.

Car la famille Bernard avait émigré au grand complet, côté maternel et côté paternel, dans la capitale. Leur réussite en affaires leur permit, aux parents comme aux enfants, de s'installer très tôt, au début du siècle, dans les beaux quartiers. Tristan Bernard, en évoquant cette smala, eut ce mot : « Eau, gaz et juifs à tous les étages... »

Autre découverte : Tristan Ber-



Tristan Bernard vu par Toulouse-Lautrec.

nard fut et demeure, pour un grand nombre de critiques, un romancier important. Merlin parle de chefs-

d'oeuvre pour plusieurs de ses ouvrages dont il fournit d'ailleurs, en appendice, la liste chronologique. Les *Mémoires d'un jeune homme rangé* (un titre qui a peut-être, qui sait ? influencé Simone de Beauvoir) ont été réédités chez Calmann-Lévy, en 1966, et sont encore disponibles dans la collection « Points/roman » du Seuil.

Lire le bouquin de Merlin, c'est également pénétrer dans un monde fourmillant de vedettes du Tout Paris, fréquenter, comme dirait Proust, dans le monde et le demi-monde ; c'est peut-être aussi regretter une certaine douceur de vivre qui fut longtemps l'apanage du « village parisien ». Mais certaines de ces stars, avant que le cinéma ait inventé et popularisé le terme, connurent des destins tragiques. Un chapitre du livre est consacré à une interprète très goûtée de Tristan Bernard, qui lui confia le rôle de « la grue admirable » de l'une de ses pièces les plus populaires : *Le Petit Café* (dont Hol-

lywood fera plus tard, à deux reprises, un film à succès). Il s'agit de « la sublime » Geneviève Lantelme, émule en son temps de la grande Sarah Bernhardt, et qui devait mourir dans des circonstances qui ne furent jamais éclaircies, d'où le titre du chapitre que lui consacre Merlin : « Le mystère Lantelme ». Il y a, dans cette trentaine de pages, un synopsis digne d'intéresser une P.D. James ou une Ruth Rendell.

Il faut quand même, tout en reconnaissant l'intérêt de cette biographie, admettre que Tristan Bernard, s'il n'était encore aujourd'hui reconnu comme l'inventeur des mots croisés « à la française » — le premier journal à imprimer des mots croisés fut le *New York Herald*, dont les *cross-words* datent du 21 décembre 1913 — serait tombé dans l'oubli, n'étant plus qu'un auteur de bons mots dans les anthologies. Or sa façon de concevoir des grilles et « d'imager » ses définitions a fait école. Et, comme il arrive souvent, les élèves ont surclassé le maître. Tous les cruciverbistes vous le confirmeront, qui peinent des heures sur les problèmes d'un Yves Gibeau (dans *L'Express*) ou d'un Roger Scipion (dans *Le Nouvel Obs*), pour n'en citer que deux parmi les plus... tortus !

# L'écrivain fait de son roman un ping-pong mental

**NULLE PART AU TEXAS**  
François Barcelo  
Montréal, Libre Expression  
1989, 156 pages

Jean-Roch  
**BOIVIN**  
Lettres  
▲ québécoises

DE TOUS les romans de François Barcelo, on peut dire qu'ils sont des ouvrages de construction monumentale, minutieuse et complexe. Il y a des dédales à ses histoires qui nous trimbalent à travers les siècles, la géographie et les mondes. Certains spécialistes le classent parmi les auteurs de SF. On ne prête qu'aux riches ! Vrai, il y a dans ses romans et ses nouvelles des extra-terrestres. Mais on dirait que leur absence de configuration humaine leur permet d'avoir de l'âme. Vrai, on se déplace constamment dans l'espace et dans le temps. Mais, comme il a la manie de baptiser personnages et lieu pour que les noms eux-mêmes se donnent un écho de signification, on est toujours quelque part et ailleurs. Son deuxième roman s'intitulait *La Tribu*. Son troisième, *Ville-Dieu*, qui nous emmenait aux antipodes. De roman en roman, les personnages se sont mis à foisonner à tel point que, dans son quatrième roman, c'était l'histoire d'une planète et la genèse de trois « mondes ». Sous-titré *Les Amours malaisées*, celui-ci raconte une planète qu'on croit bien connaître. Dans tous ses romans, Barcelo se montre grand conteur et, sous l'affabulation, construit la fable. Il y a un ton Barcelo et un humour particulier : une sorte de yin et de yang en exercice constant, où les mots eux-mêmes portent leur envers. C'est une oeuvre qui abhorre le pathétique et qui, pourtant, ne cesse d'explorer l'empire des sentiments et des amours malaisées. L'amour du lieu, du lieu propre — aussi malaisé soit-il — domine l'oeuvre jusqu'ici. La plus belle porte à l'oeuvre de François Barcelo est son introduction au *Montréal* en photos de Mia et Klaus publiée chez le même éditeur. C'est le plus beau texte d'amour que j'aie jamais lu sur cette ville !

Or voilà que le grand conteur décide de se faire classique. De se départir du foisonnement des personnages, du voyage à travers les époques, des monstres sympathiques, des va-et-vient dans l'espace et de la narration labyrinthique. Il va faire dans les trois unités : lieu, temps, action. Et nous livrer, contre son habi-

tude, un très court roman dépouillé de tout ce qui avait habillé les précédents. Qu'on en juge !

Benjamin Tardif arrête sa *West-falia* rose sur une plage déserte du golfe du Mexique. Le rêve ! Il s'avance tout nu dans l'eau bénie et entend glisser la portière de sa wagonnette. Il l'entend démarrer, voit le nuage de poussière qui emporte ses vêtements, son argent et, en quelque sorte, les preuves de son existence. Tout nu, au milieu de nulle part. Huit chapitres et huit jours dans la vie de Benjamin « Too Late ». Comme il est traducteur, les mots, qui veulent dire beaucoup de choses selon les personnes qui les profèrent, se disent aussi autrement dans l'autre langue. Ce « nulle part » est au Texas. Ce qui nous est raconté se passe donc en anglais et le narrateur, qui emprunte la conscience de Ben, joue avec une grande virtuosité de cette transposition constante du discours. Et voilà que ce qui se présente comme un artifice de circonstance devient exemplaire de l'évasive efficacité de la communication humaine. Je m'enferme dans l'élaboration des effets du récit parce que la fable ici s'épure. Benjamin Tardif, nu dans un coin de paradis, va chercher l'âme qui vit. La désirer pour en sortir, la fuir parce que nu, un homme n'a plus de parole. Il aura beau retourner la situation dans tous les sens avec la même application démente que l'amateur de « rubik », en faire autant pour les mots qui veu-

lent toujours dire et ceci, et cela, ça cloche toujours d'un côté. Il va trouver une femme noire qui tient une pompe à essence à sec, près d'une route où personne ne passe. « Il était, depuis quatre jours, passé par toute la gamme des émotions. D'abord, naufragé de grand chemin. Puis, pourchassé par un shérif apparemment sanguinaire. Hier, forcé de se faire complice d'un assassinat. Ce matin, compagnon de voyage de deux inconnus avec lesquels il n'avait pas la moindre affinité. Et maintenant, toujours immobilisé dans cet endroit sans nom, avec deux personnes dépourvues de tout sens de l'honnêteté et du bon goût. »

Il y aura le shérif Justin Case, Oracle Simon, le télévangéliste qui échouera sur cette plage dans sa limousine, un gang de faux, puis de

vrais FBI, pour que s'emporte cette histoire. Mais ici, l'écrivain se dépouille. Il nous livre la quintessence de son « art romanesque », comme on dit (disait ?) « art poétique ».

Le lecteur qui aborderait l'oeuvre par ce dernier roman ne sera pas déçu, puisque l'auteur y sert ce qu'il a de meilleur. Ce n'est pas peu. Les fans de Barcelo, habitués à ses sagas débordantes, en redemanderont. Grande force de Barcelo, de nous attirer au paradis et de nous en faire un enfer sur mesure. Ce roman se tient très bien tout seul. Et pourtant, je ne puis m'empêcher de le percevoir dans l'oeuvre où il indique peut-être un virage.

Souvent, j'ai pensé que si Barcelo écrivait ce qu'il écrit en anglais, John Irving irait se rhabiller au vestiaire des boxeurs. *Nulle part*... fait

la preuve qu'il en serait bien capable et ne le fera jamais. N'empêche que toute son oeuvre romanesque et même son *Courir à Montréal en banheue*, méritent une traduction.

MANGER MIEUX—  
C'EST MEILLEUR



**Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS**

Vendredi 14 avril de 17h à 19h  
**Lancement**

**GUYLAIN GILLET CIMON**  
**MICHELINE GILLET DESMARTIS**  
**UN JARDIN BIEN PENSÉ INTERMONDES**

Samedi 15 avril de 14h à 16h

**GÉRARD FILION**  
**FAIS CE QUE PEUX**  
**BORÉAL**

Venez regarder avec nous  
**APOSTROPHES**  
le dimanche à 15h

**de 9 à 9**  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

**LES ÉCRITS DES FORGES**

c.p.335 **TROIS-RIVIÈRES** 99a 5g4

**C'EST PARTI**

La jeune poésie.



**CÔME LACHAPPELLE**  
**LA RÉPLIQUE DU DOUTE**  
5,00\$



**CHRISTIANE FRENETTE**  
**CÉRÉMONIE MÉMOIRE**  
5,00\$



**MARIO CHOLETTE**  
**RADIUM**  
5,00\$



**JEAN PERRON**  
**UN SCINTILLEMENT DE GUITARES**  
5,00\$



**FRANÇOIS VIGNEAULT**  
**CROQUIS POUR UN SOURIRE**  
5,00\$

Nous remercions le Ministère des Affaires Culturelles du Québec d'avoir rendu possible cette publicité

**NOUVEAUTÉS**

**La bioéthique**  
GUY DURAND  
7,95 \$

**LA BIOÉTHIQUE**  
Guy Durand  
Origines, courants et méthodes de la réflexion actuelle sur la transmission et le respect de la vie.

**LES ANGES**  
Philippe Faure  
Qui sont-ils, qu'en disent l'Orient Ancien, la Bible, l'Islam, l'Occident médiéval, l'époque moderne et contemporaine? « Ailes du désir », ou médiateurs célestes?  
7,95 \$

**Le spiritisme**  
REGIS LADOUS  
7,95 \$

**LE SPIRITISME**  
Regis Ladous  
Un refuge? Une expérience aux limites? Origines, développement et formes contemporaines d'une pratique bicentenaire.

**L'AFFAIRE GALILÉE**  
Jean-Pierre Lonchamp  
Les circonstances et les vraies raisons de la condamnation de Galilée en 1633. Une analyse rigoureuse de ses relations avec les autorités ecclésiastiques.  
7,95 \$

**fides** éditions  
5710, avenue Decelles  
Montréal, H3S 2C5  
Tél.: (514) 735-6409  
Télécopieur: 735-4985

**Point**  
Vous aimez lire ? c'est un POINT Seuil !

**LA VITRINE DU LIVRE**

**GUY FERLAND**

**POUR EXPLIQUER CE QUE J'ÉTAIS**  
Aragon  
Gallimard  
70 pages

CE TEXTE d'Aragon, écrit en 1943, est resté inédit jusqu'à ce jour. Il s'agit donc d'un document exceptionnel puisque l'auteur de *Les Communistes* avait demandé que rien de ce qu'il avait écrit ne reste dans l'ombre. Voici le début de ces confessions : « Pour expliquer ce que j'étais et ce que je suis devenu, il est probable qu'un romancier commencerait par s'en prendre à ma famille, y trouverait les sources de mes idées et les raisons de mes révoltes; et moi-même, lorsque je veux mettre en place un personnage, je n'agis pas autrement. Mais pour ce genre de confession que j'entends, dont je ne sais pas, l'entrepreneur, si je la mènerai à bien, j'achoppe au premier pas devant cette nécessité, parler de ma famille. Ce qu'elle avait de particulier jette trop facilement une lumière d'évidence sur ce que je suis, l'explication me paraît trop simple, trop élémentaire. Je voudrais essayer de me tenir à un niveau plus élevé de l'histoire humaine. Et puis, l'avouerai-je ? moi qui ai, dans ma jeunesse, passablement affecté ce mépris de la famille en général, bafoûé ce concept si souvent utilisé à des fins sociales discutables, il me répugne de dire, d'écrire de ma propre famille des choses, peut-être vraies, qui viendraient corroborer ce mépris dont je faisais profession. »

**LES CONTRE-CONFESIONS**  
*Histoire de madame de Montbrillant*  
Madame d'Épinay  
Mercure de France  
coll. « Le temps retrouvé »  
1.656 pages

VOICI ce que disaient les frères Goncourt de madame d'Épinay, qu'ils n'aimaient pas particulièrement : « Expérience de la société, peinture des portraits d'après les modèles, étude des physiologies démentées sous les visages, ce que cette femme indique fera dans ce siècle le génie d'écrivain d'une femme. Un chef-d'œuvre sortira en ce temps d'une main féminine; et ce n'est pas l'imagination qui l'inspirera : c'est l'observation qui le dictera, qui y fera parler le cœur même, l'observation psychologique qui y descendra jusqu'au fond de la passion, et l'interrogera jusqu'au bout. La femme qui écrira ce livre étrange et charmant, madame d'Épinay, l'écrira séduite et tentée par un roman de Rousseau : elle-même croira écrire un roman; et ce sera sa vie qu'elle ouvrira, son temps qu'elle mettra à nu. Elle aura voulu s'approcher de la *Nouvelle Héloïse*; elle atteindra aux *Confessions*. Il y a un homme dans les *Confessions* de Rousseau, il y a une société dans les *Mémoires* de madame d'Épinay... »

**JULES LÉGER PARLE**  
Jules Léger  
L'Hexagone  
coll. « Gérald Godin »  
80 pages

PREMIER VOLUME de la collection « Gérald Godin », ce recueil rassemble une série de notes écrites par l'ancien gouverneur général du Canada durant les deux dernières années de son mandat, de novembre 1976 à novembre 1978. Jules Léger traite ainsi de la victoire du Parti québécois, de l'unité fragile du pays, du problème démographique, des relations fédérales-provinciales,

**JULES LÉGER PARLE**



« L'HEXAGONE »

**JEAN HAMBURGER**

**ZOUCHY**  
Illustrations par  
EUGÈNE IONESCO



de la visite de René Lévesque à Paris, de la loi 101, du débat constitutionnel ou de l'actualité en général. Pierre Trotier a transcrit ces propos.

**ZOUCHY**  
*Et quelques autres histoires*  
Jean Hamburger  
illustrations d'Eugène Ionesco  
Flammarion  
207 pages

« CE LIVRE fut écrit au cours d'un entracte, précise l'académicien Jean Hamburger. Il y a vingt-cinq ans, des vacances forcées m'avaient immobilisé à la montagne pendant toute une année : je me mis à écrire un roman. J'inventai d'étranges personnages qui me tenaient compagnie. Mon héros cherchait à distraire, le temps d'un été, une fille de seize ans, prisonnière comme moi de la maladie. Il lui racontait des histoires extravagantes. Elles amusèrent l'éditeur qui veut bien aujourd'hui les publier. Elles séduisirent aussi un jeune peintre septuagénaire, qui s'était obstiné jusqu'à ces dernières années à écrire surtout des pièces de théâtre : Eugène Ionesco. Ses dessins, aux vertus jubilatoires, apportent à mes personnages un supplément de rêve inespéré. »

**ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS LAVALLOIS D'AUJOURD'HUI**  
Lavallois de la publication : Patrick Coppens  
Société littéraire de Laval  
284 pages

« IL S'AGIT du premier ouvrage d'ensemble s'intéressant exclusivement aux écrivains nés à Laval, résidant ou ayant résidé dans cette ville, ou s'étant produits soit dans le cadre des diverses manifestations culturelles organisées par la Société littéraire de Laval, soit dans les pages de ses publications, commente Patrick Coppens. [...] Chacune des soixante-sept notices, conçues selon un plan systématique, comporte le plus souvent : une photographie; une biographie normalisée dont les divers éléments ont été puisés dans un questionnaire envoyé aux écrivains au cours de l'automne 1987, et dans plusieurs autres sources... un texte souvent inédit rédigé par les auteurs à l'occasion de cette anthologie, dans laquelle ils exposent librement les relations qu'ils entretiennent avec leur écriture, celle des autres, ou l'écriture en général. [...] Le bloc documentaire de chaque notice se termine avec une bibliographie signalétique... »

**LA MÉMOIRE VAINUE**  
*Du crime contre l'humanité*  
Alain Finkielkraut  
Gallimard  
coll. « Essais »  
126 pages

VOICI la conclusion de cet essai percutant : « Le procès de Barbie a bien retardé le moment, "le coup de minuit" où les victimes du nazisme de réelles, deviendront historiques. Mais ce fut, cruelle ironie, pour doter d'une sorte d'aura ou d'urgence prescriptive la mainmise déjà quasi totale de la consommation et de la sentimentalité sur la vie humaine. Comme si la mémoire du siècle nous commandait d'en oublier les leçons. Comme si Auschwitz, rien de moins, nous faisait obligation de tout médiatiser, sans discrétion ni scrupule. Comme si, en un mot, la voix même des morts nous enjoignait de disposer du monde au lieu de nous ouvrir à lui, et voulait que nous transformions l'histoire, dans son intégrité, en conte pour enfants. »

**Se péter la tête contre les F'Murrr**

**JEAN-LOUIS DUFRESNE**

LIRE DU F'MURRR, c'est comme sauter en parachute. On sait lorsque l'on quitte l'avion, mais on a aucune idée où on va réussir à remettre les deux pieds sur terre. Projeté dans un vide qui nous enveloppe tranquillement, le vertige provoqué nous entraîne dans un univers de non-sens et d'absurde, dont on ne peut connaître la destination éventuelle. « L'intérêt pour moi des *Alpages*, c'est que je considère cette série comme un récipient vide dans lequel je peux mettre tout ce que je veux. Si j'ai envie de faire marcher mes personnages au plafond, je ne m'arrête pas à savoir si cela est réaliste ou non. Je travaille sans contrainte, sur le plan des idées, de l'imaginaire, il y a chez moi très peu de conscience lorsque je crée une bande. »

Le mot qui revient le plus souvent lorsque l'on aborde l'œuvre principale de F'Murrr, *Le Génie des Alpages* (9 titres parus à ce jour chez Dargaud), c'est le « délire ». Il est vrai que l'univers de F'Murrr, cette société de moutons, de prime abord provoque certains malaises pour les lecteurs. Déroutant à plusieurs titres ce troupeau de brebis.

Naturellement, dans leurs moments libres, elles broutent de l'herbe. Voilà bien le seul comportement ovin normal auquel elles s'adonnent. Franchement contestataires, ces brebis sont en perpétuelle rébellion devant l'autorité du berger et de son chien rapporteur. « Rébellion, n'est pas le mot juste. Je nuancerais. La désobéissance caractérise davantage leur confrontation avec l'autorité. Cela ne veut pas dire que ces brebis soient contre l'autorité. Elles ne veulent tout simplement pas être dominées. »

L'humour de F'Murrr a ceci d'exceptionnel qu'il se situe à trois niveaux : l'action (la situation), le langage (le texte et les jeux de mots) et le référentiel (clins d'oeil, allusions littéraires, etc.). F'Murrr ne se néglige aucune forme de fantaisie. Contrairement aux formes classiques du comique américain qui se base sur l'action et le situationnel, nous sommes confrontés à la lecture des *Alpages* à tous les registres de l'absurde. « Le seul ennui, c'est que les *Alpages* ne peuvent plus se passer de référentiel. Ça m'embête par moment. La bande dessinée a oublié le premier degré. J'apprécie plus les gens qui me lisent au premier degré, surtout les enfants, que les universitaires qui ne décortiquent que le référentiel que j'introduis dans mes bandes par pur plaisir personnel. S'il faut se fier aux remarques de ses admirateurs qui l'accostaient au Festival de la bande dessinée de Montréal, le public québécois prise en tout premier lieu la folie qui règne dans les *Alpages*, plus que les nombreuses références littéraires. D'ailleurs peu de gens mentionnaient ses autres albums (*Jehanne au pied du mur*, *Tartines de clous*) qui s'inscrivent dans un cadre culturel plus français. »

Fréquemment les critiques européens cataloguent l'humour de



F'Murrr s'est offusqué d'apprendre que l'imagerie populaire québécoise n'était pas tendre envers les moutons, et il a dessiné pour notre collaborateur un Saint-Jean-Baptiste avec un docile mouton.

F'Murrr, en raison de son cadre référentiel, comme ne rejoignant qu'un public limité. « Mais personne ne sait ce que c'est le grand public. C'est une masse anonyme, que les éditeurs croient rejoindre par le plus petit commun dénominateur en ne lui proposant que des ordures. Cette vision est méprisante. J'ai énormément de contacts avec des bergers. Ils sont loin d'être des amateurs de bande dessinée ou des universitaires. Ils lisent mes albums au premier degré et s'y plaisent. Mon travail de créateur ne s'accommodera jamais des carcans éditoriaux qu'imposent les conseils d'administration des maisons d'édition, qui ne sont basés que sur la notion de rentabilité. »

Enfant terrible de la bande dessinée française, F'Murrr demeure un

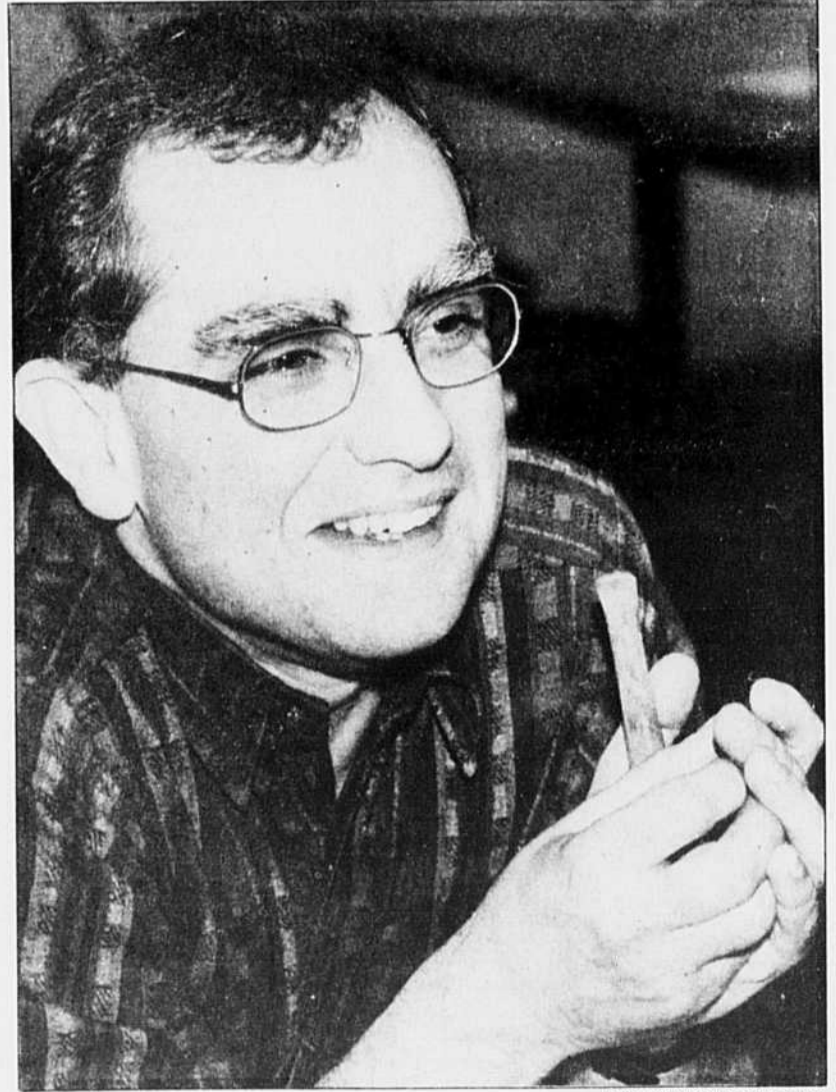
éternel insatisfait. Ce n'est pas qu'il trouve ses albums moches, au contraire. « Je me fait toujours les dents en vue de quelque chose de plus complet en terme de créativité. La poursuite du créateur constitue la recherche d'une œuvre idéale qu'il devient impossible de réaliser. » Il n'y a pas que les moutons qui soient une obsession pour F'Murrr.

Quand j'ai informé F'Murrr que chez nous, l'imagerie populaire n'est pas tendre envers les moutons, il en fut offusqué. « De quel droit ? C'est Saint-Jean-Baptiste, doux et docile, obtient sa place de cité dans notre vieux fonds judéo-chrétien. D'où la métaphore sociologique peu en vue que les Québécois, à l'image des moutons de Panurge, sont un

peuple de « suiveux », qui se laisse facilement manger la laine sur le dos. « Mais de quel droit ! Les moutons et les brebis sont de braves bêtes. Très humaines. Ceux que je dessine dans les *Alpages*, se foutent de temps en temps des coups de pattes dans les tibias, mais ce sont des marques d'affection. Étrange cette façon de vouloir dénigrer la race ovine (ou tous les animaux en général) quand les humains passent la majeure partie de leur temps à prouver qu'ils ne sont en fait que des animaux. Mais voyons, de quel droit osez-vous ! ». Alors, messieurs, mesdames, les sociologues, de la part de F'Murrr je vous convie à la lecture du *Génie des Alpages*, avant de comparer à nouveau les Québécois à de vulgaires moutons, qui sont en fait des brebis.



Le tout dernier album de F'Murrr, *Après nous le déluge*.



F'Murrr avec sa pipe au 5e Salon international de la bande dessinée de Montréal cette semaine.

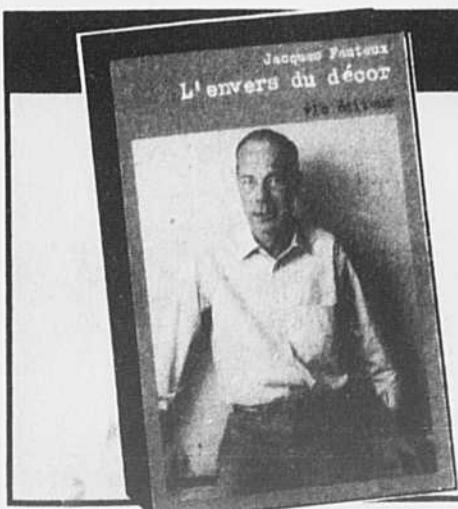
**LE TÉMOIGNAGE D'UN PIONNIER DE LA TÉLÉVISION**

**Jacques Fauteux L'ENVERS DU DÉCOR**

128 pages — 12,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Jacques Fauteux est de cette équipe de pionniers qui ont fait Radio-Canada devant le micro et la caméra. Il nous ouvre ici son grand livre d'images et nous livre ses impressions encore empreintes de l'émotion du « jeune débutant », tout en nous faisant part de cette expérience unique et enrichissante qui fut la sienne pendant toutes ces années consacrées à la radio et à la télévision.



INVITÉ SPÉCIAL AU 5<sup>E</sup> FESTIVAL DE LA BD DE MONTRÉAL

# Quand Tardi voyage au bout de ses rêves

JEAN-LOUIS DUFRESNE

« IL APPELAIT VERS LUI toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus ». Ainsi se termine *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline. On referme calmement le livre, toujours sous l'emprise d'une véritable émotion. On ne sort pas indemne de cette rencontre entre Jacques Tardi, créateur de bande dessinée, et de Céline.

Ceux qui crieront au sacrilège devant cette rencontre entre « la grande littérature » et la bande dessinée devront repasser. « Mon projet de départ était d'adapter *Voyage au bout de la nuit* en bande dessinée. Je me suis vite rendu compte que techniquement cela était impossible. Il est impensable de couper dans un texte aussi puissant. J'ai par la suite songé à publier un livre uniquement de dessins s'inspirant du Voyage. Encore là cela ne me satisfaisait pas du tout. »

Après dix ans de recherche, de dessins, de multiples esquisses et de projets de couvertures lors de réédition des romans de Céline aux Éditions Folio, Jacques Tardi voyage au bout de ses rêves. Il vient de réussir un tour de force monumental. Illustrer le Voyage de Céline sans en pervertir la profonde richesse littéraire. « J'avais carte blanche. La maquette de cette nouvelle édition est de mon propre cru. Chaque passage, chaque paragraphe du Voyage m'inspirait un dessin. J'ai toujours horreur de ces bouquins où les illustrations ne représentent qu'un simple collage sans liens réels avec le texte. »

Ceux qui connaissent l'oeuvre de Jacques Tardi, et qui l'ont rencontré lors de son séjour à Montréal dans le cadre du 5<sup>e</sup> Festival international de la bande dessinée de Montréal qui se déroule présentement au Centre communautaire de l'Université de Montréal, ne se surprendront pas de son attachement à l'univers de Céline. Les thèmes qu'évoquent ce grand auteur de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, l'absurdité du patriotisme et de la religion, la bêtise éhontée des petits-bourgeois et leur mépris des petites gens, les métiers dégradants de la production à la chaîne chez Ford, sont du domaine « Tardien ». Autant la série *Adèle Blanc-sec*, les albums de *Brindavoine*, que l'adaptation du roman de Léo Mallet, *120 rue de la gare*, marquent son anti-militarisme et cette nécessité de se rapprocher des gens ordinaires. « Ce qui m'a continuellement motivé chez Céline, c'est son humanité. Il s'est intéressé à la condition humaine. »

Le regard célinien sur la réalité humaine est imprégné du désespoir, de l'horreur de la guerre et du désabusement intense qui frôle l'abîme. Le raccord entre la démarche de Tardi et l'univers de Céline devient alors saisissant. C'est du grandiose que se nourrit la petitesse humaine. La grandeur de la France, la grandeur de la guerre, la grandeur de l'ordre, la grandeur des grands projets politiques qui sont synonymes de carnage, c'est l'être humain dans son plus petit, dans sa mesquinerie et ses mensonges les plus probants. « Je suis très ému par le sort que l'on impose aux petites gens. Ce sont d'abord et avant tout des victimes. Même s'ils disent des bêtises ou qu'ils tombent dans des panneaux comme le racisme. Je ne partage pas leurs idées, mais, rendez-vous compte, on les manipule éhontément. »

Il ne faut pas voir dans cette perception de la réalité de Tardi un pessimiste indélébile face à notre société moderne.



PHOTO PC

Tardi, déçu de ne point trouver le Québec transi d'air Arctique et enseveli sous une blanche neige, a laissé libre cours à son désappointement. Il offre aux lecteurs du DEVOIR (et de Croc) l'idée et la version définitive de ce qu'il aurait souhaité trouver ici en avril. Et nous alors !



Illustration extraite du Voyage au bout de la nuit de L.-F. Céline illustré par Tardi

Ce matin-là, j'ai rencontré Bébér sur le trottoir, il gardait la loge de sa tante partie dehors aux commissions. Lui aussi soulevait un nuage du trottoir avec un balai, Bébér.

Son reproche le plus dénonciateur de nos dirigeants, qu'ils soient politiques ou autres, c'est d'avoir enlevé aux gens cette capacité de rêver. « On nous a tellement menti qu'on ne peut croire en rien. Les gens sont crédules. Pas dans son sens péjoratif. Il faut croire en quelque chose. Tout de nos jours est si technocratisé. Les scientifiques ont réduit la science à leur simple corporation. Jamais plus l'imaginaire scientifique ne pourra faire rêver les gens comme Jules Verne pouvait le faire au siècle dernier. »

Pour quelqu'un dont le père fut interné six ans dans les camps durant la Deuxième Guerre Mondiale, n'est-il pas un peu paradoxal de s'attacher à Céline dont le passé collaborateur sous l'Occupation l'a mis au ban des cercles littéraires à la fin de la guerre. « Il faut que ce soit bien clair. Ce qui me rattache à Céline c'est son oeuvre littéraire, l'écrivain. Les idées anti-sémites qu'il a professées dans ses pamphlets sous l'Occupation, je les combats. C'est bien gênant lorsque l'on aborde l'oeuvre de Céline, car son passé de collaborateur jette un côté noir sur le personnage. »

« J'ai lu, encore adolescent, et par hasard *Mort à crédit*. J'ai été immédiatement séduit. Dans ce livre, je retrouvais mon milieu familial, ma grand-mère, le petit commerce, l'obsession de l'économie et du bas de laine. Ce n'est qu'après avoir lu les autres romans de Céline (*Voyage*, *Guignol's band*, *Casse pipe*, etc.) que je me suis intéressé à l'homme. Ce qui m'a accroché chez Céline, c'est sa proximité des pauvres, des soldats, ceux que l'on utilise comme chair à canon. »

De cette rencontre Tardi / Céline en ressort une double lecture de ce livre. Plus que le travail de simple illustrateur, Tardi complète le roman en se collant à son rythme d'écriture, à son univers noir. La fusion entre l'écriture et l'illustration est totale. On ne peut y échapper. On n'en sort pas indemne.

**VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT**

Louis-Ferdinand Céline, illustrations de Jacques Tardi, Éditions Gallimard/Futuropolis, 500 dessins, 384 pages.

**NUIT EN SOLO**

184 pages - 20,95 \$

**LE COEUR SUR LES LÈVRES**

152 pages - 15,95 \$

**Le sang de l'or**

240 pages - 15,95 \$

Quinze

**VAINCRE SANS ARMES**

400 pages - 24,95 \$

**AMOUR VENIN**

376 pages - 24,95 \$

**7<sup>DE</sup> SOLITUDE OUEST**

408 pages - 20,95 \$

**Livres** *le plaisir des*

# Rien n'est dans rien: c'est le destin des hommes



Jean  
**ETHIER-BLAIS**

▲ Les carnets

**M.** MARCEL RIOUX a cru bon de recueillir des feuilles volantes, sous le nom d'*Anecdotes saugrenues*. Pas si saugrenues. Le grain de sel y est, ainsi que la drôlerie; mais il faut y ajouter une portée humaine qui donne son sens plénier à l'anecdote. À chacun de nous, il arrive de jouer un rôle dans une pantomime, qu'il s'agisse d'une scène de famille ou d'une rencontre inattendue. Charlot et Érik Satie ont eu le don de transformer en chefs-d'œuvre ces rencontres insignifiantes. Le non-dit, le non-avenu prennent, dans ces circonstances, des dimensions épiques. Ainsi, on raconte que Satie n'a, de toute sa vie, jamais répondu à une lettre. Mais il plaçait religieusement dans un placard chaque lettre ou document qu'il recevait. Que sont devenus ces trésors? Il vivait avant les méfaits et la dictature apeurante du fisc; aujourd'hui, ce rejet serait impossible. Anecdote saugrenue? Que non pas. Car elle porte en elle sa morale, que chacun trouvera à sa façon. Il en va de même des courts récits de Marcel Rioux. Fables ou paraboles? Ou les deux?

D'abord, on y découvre l'homme. Sous l'auteur, Marcel Rioux lui-même. Il a le sourire en coin. Il se regarde agir. Les méthodes de l'ethnologie lui ont appris à observer tout un chacun, à délimiter le champ d'action des personnages, à replacer leurs particularismes dans le contexte général. Le charme scientifique (la chose est-elle Dieu possible?) consiste en ceci qu'il se considère lui-même comme l'objet de son propre regard. Il ne se prend pas au sérieux, il ne joue jamais le rôle du grand homme. Il n'a jamais été, ne sera jamais, le Mage supérieur, de ces pontifes qui inspirent le respect à Bouvard et Pécuchet. Mais les initiés savent que derrière le sourire (en coin) et la chaleureuse hilarité, fonctionne une intelligence vive et moisonneuse, un jugement sévère qui, heureusement, plonge dans le relatif et, surtout, une sensibilité excessivement rare. Pour tout dire, un homme doublé d'un savant. Je lui reproche la modestie. Il n'a pas inventé de ces systèmes qui assurent le renom d'une école de pensée. C'est le défaut de la cuirasse de l'honnête homme, dans tous les domaines. Un

Lévy-Strauss, avec le sérieux d'un pape de la jungle, envahit le terrain, prend toute la place; un Foucault de même, sans parler du pauvre Marcuse, qui figure dans ce livre, à juste titre car, comme saugrenu maléfique, il se plaçait bien là. Pour Marcel Rioux, foin de ces grandeurs qui, au regard de l'éternité, sont factices. Plus lui plaît le comportement d'un paysan ivre ou, dans la grande salle des réunions solennelles, le mutisme d'un Sénat iroquois. Il n'est pas l'homme de l'affirmation absolue, mais celui du regard compatissant.

On voit où je veux en venir. Nous sommes en présence d'un ethnologue, certes, mais qui a dépassé son métier, qui survole en toute liberté l'aire de ses travaux. Il est devenu moraliste. Il voit, il décrit ce qu'il a vu, il porte un jugement d'ensemble sur le comportement, mais jamais il ne juge l'homme. Le propre du moraliste, c'est précisément de ne jamais être moralisateur. Un philosophe peut être un héraut de la morale, un moraliste, jamais. Nous sommes ici en présence du détachement suprême, qui relève à la fois du respect le plus total de l'homme et de son plus profond mépris. L'attitude de Marcel Rioux n'est jamais méprisante, car apparaît soudain ce sourire (en coin), porteur d'une compréhension infinie. Que raconte-t-il? Au fond, presque rien, mais de ces riens qui, comme chez Mozart, ouvrent la porte toute grande sur une méditation d'absolu. Le moraliste ne tire jamais de leçon, sinon ironique. D'où le titre de ce livre. C'est pourquoi aussi les historiettes de Marcel Rioux restent souvent une jambe en l'air. Il a vu ce qu'il a vu, entendu ce qu'il a entendu, voilà tout. Dans une maison d'été, une femme va accoucher prématurément. La voisine se transforme en sage-femme. Il fait un temps de chien. Le docteur viendra-t-il? Il arrive. La parturiente et les autres partent vers quelque hôpital. Que s'est-il passé, au juste? Rien. Pourtant, on se dit que la vie est souvent ainsi, que c'est l'action qui compte et non la conclusion qu'on en tire. Tire-t-on une leçon d'une photographie? Ici, on s'apitoie sur le sort de cette jeune femme, transbahutée comme un édreton parce qu'il fait mauvais à Gaspé. Pour nous, il s'agit d'une anecdote dont les protagonistes nous sont inconnus; pour cette femme, c'est la vie ou la mort. Marcel Rioux n'en dit pas plus. Le fait brut est la leçon.

Tout est dans le choix du sujet et je constate qu'il est peu question de bonheur dans *Anecdotes saugrenues*. Les personnages que la loupe de Marcel Rioux agrandit, pour un court instant, sont des pauvres, des dévalorisés, des marginaux. Il avoue un faible pour ces derniers. Il semble bien que l'ethnologie ne soit pas une école de bonheur. C'est la confession moderne, sauf que c'est le



Marcel Rioux: un sage au sourire en coin.

prêtre qui va vers ses pénitents et non eux vers lui. La philosophie de ces confessés modernes est surtout faite d'acceptation. J'ai été étonné par l'absence de toute protestation. La loi de la nature veut que les pauvres suivent, que les meneurs soient de riches déclassés ou, comme Robespierre, Saint-Just et nombre de leurs émules, des écrivains ratés. Ce sentiment qu'il n'y a rien à faire rend ce livre un peu étale. On dirait parfois d'un chapitre perdu de Fabre. Mais les insectes sont devenus des hommes! Marcel Rioux est allé chercher chez l'homme ce qu'il y a de plus élémentaire, ce que j'appellerais le comportement dans le non-comportement. On dirait un scarabée sur le dos, qui s'agit et dont les pattes-mandibules ruent frénétiquement, ayant perdu toute signification. Il est

assez pitoyable de voir ainsi l'homme réduit à sa dimension totale de non-sens. On dépose un fou à l'asile; il ne se passe rien. On revient, on boit de la bière, on se chamaille; il ne se passe toujours rien. On amène une pauvre à l'hôpital, on l'attend pendant qu'elle somme. Il ne se passe rien. Son mari meurt. C'est comme s'il ne s'était rien passé. En somme, rien n'est dans rien, c'est le destin des hommes. Ces anecdotes ne sont pas saugrenues, précisément parce qu'elles nous rappellent à la réalité des choses, à notre primordial insignifiance.

La troisième partie d'*Anecdotes saugrenues* est consacrée à des questions de langue et de culture. Marcel Rioux y raconte l'ambiance de son entrevue (désormais célèbre) avec le « philosophe » Marcuse, père putatif de Mai 1968. Il n'y est pas question de remâchage idéologique, mais de l'homme, dans sa petitesse. Les personnages des enquêtes, dans leur simplicité d'intelligence, sont autrement intéressants que ce vieil envieux, ce faux prophète, ce faiseur de résumés, pour tout dire, cet imposteur. J'avais lu l'entrevue dans *Forces*. Toujours l'envers de la médaille, quand le grand homme a cessé de plastronner et que la vérité apparaît toute crue. C'est le cas de dire que Marcuse est cuit. Il n'en déteint pas moins sur Marcel Rioux qui, au cours de l'entrevue, perd de son détachement. Il faut dire qu'à cette époque, nous n'étions que quelques-uns (de sales réactionnaires, bien sûr) à nous moquer ouvertement de cette piétaille d'anti-civilisation. L'idéalisme de Marcel Rioux est partout présent dans ce livre. Il est bon d'assister à sa déconvenue. Et son instinct de compassion finit par s'étendre même à Marcuse. Il n'est pas cynique pour un sou. C'est là que le bât blessera peut-être le lecteur. Il ne trouvera aucune aspérité dans *Anecdotes saugrenues*, sauf lorsqu'un vague anti-cléricisme montre le bout de l'oreille. Il serait bon qu'un jour Marcel Rioux vide son sac, et nous dise ce qu'il pense véritablement, à froid, et non pour prendre congé de quelques salauds, de la vie et de son temps. Il est resté fidèle à son optimisme, au rêve rousseauiste d'un équilibre cosmique. J'aimerais bien savoir pourquoi, comme Jésus, il ne maudit pas le monde. Il me semble qu'au vu de tout ce qui se passe, du triomphe incontesté du mensonge et de Satan, son maître, il est impossible de croire en l'homme. Nous sommes fichus. Il n'y a pas de jour où je ne ressente violemment ce désespoir d'être. Il est sans doute bon, et sain, que des sages comme Marcel Rioux continuent de sourire (même en coin). Je dis bien, peut-être.

**ANECDOTES SAUGRENUES**  
Marcel Rioux  
Montréal, éditions de l'Hexagone  
collection « Essais », 1989, 118 pages

## L'autocritique, quelle plaie!



Alice  
**PARIZEAU**  
Lettres  
étrangères

**LE NOUVEAU MONDE**  
Tadeusz Konwicki  
traduit du polonais  
par Laurence Dyèvre  
Paris, éditions P.O.L.  
1988, 236 pages

JOUONS aux devinettes. Voici une citation: « Ce n'est pas de gaieté de coeur que j'entreprends ce nouveau livre inutile. Certes, il se trouvera toujours un lecteur indulgent pour protester du contraire, pour m'assurer qu'il n'en est rien. Il me certifiera que mes livres sont utiles aux jeunes, aux adultes et même aux vieillards infirmes... »

Cet extrait vous rappelle-t-il quelque chose, ou plutôt quel'un? Al-lons, un petit effort de mémoire... Comme dirait sans doute Pierre Tisseyre, son premier éditeur, Gilles Archambault a tort de ne pas faire confiance à son talent...

Mais non, il ne s'agit pas de Gilles Archambault, cet écrivain et réalisateur très québécois, mais d'un ro-

mancier et cinéaste polonais, Tadeusz Konwicki, dont j'ai eu le plaisir de commenter pour les lecteurs du DEVOIR le roman *Le Complexe polonais*, paru chez Robert Laffont, en traduction française, l'année dernière.

Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une histoire, d'une intrigue, mais de plusieurs qui se nouent et se dénouent au fil des souvenirs. *Le Nouveau Monde*, c'est la traduction du nom d'une rue de Varsovie, Nowy Swiat. Une voie élégante et nullement tapageuse, n'ayant aucun rapport avec ces avenues vulgaires où les lumières au néon des affiches publicitaires prennent plus d'importance que l'architecture des maisons. Bien fréquentée avant la dernière guerre mondiale, démolie lors de l'insurrection de Varsovie en 1944, reconstruite fidèlement avec une piété toute filiale après la guerre, la rue du Nouveau Monde a toujours continué d'être le lieu privilégié des promenades de gens cultivés auxquels elle rappelle surtout l'ancien univers et ses non moins anciennes habitudes. Rien d'étonnant, par conséquent, que Tadeusz Konwicki tienne à la raconter à sa façon à travers les écrivains et les journalistes qui l'ont arpentée, dont certains vivent toujours tandis que d'autres « ont été punis » pour

leurs velléités d'indépendance d'esprit par l'occupant ou par la censure.

D'une page à l'autre se dessinent ainsi les diverses époques de l'existence de Tadeusz Konwicki qui s'inscrivent à l'intérieur d'un cadre plus général, celui de l'histoire contemporaine de la Pologne. Les espoirs et les rêves sont au rendez-vous, celui de la justice sociale que l'auteur partageait avec bien d'autres tout de suite après la dernière guerre, comme en témoignent certains de ses romans, puis celui, plus puissant encore, de la liberté et de l'indépendance. C'est que, vers 1956, on avait compris et on voulait faire marche arrière, mais comme rien ne tache autant que l'encre d'imprimerie, il était difficile de retirer les avis et les opinions qui survivaient comme ça, tout bêtement, dans les pages des livres, dans les scènes des films et dans les opinions prononcées à la légère. Car ce n'est qu'une illusion que de s'imaginer qu'à l'Est, seuls les politiciens paient leurs erreurs et que, comme Gomulka, par exemple, ils peuvent être tantôt emprisonnés et tantôt libérés comme les défenseurs privilégiés contre le stalinisme. Les crises des valeurs, les idéologies adoptées sous la contrainte par des multitudes soucieuses surtout d'améliorer leur sort, marquent fatale-

ment ceux qui veulent refléter leur collectivité et transposer en symboles ses hésitations et ses doutes.

Très jeune, Konwicki, fils d'une famille d'ouvriers de Wilno, devenu orphelin, est adopté par de braves cultivateurs, ses grand-parents. Ensuite, il sera maquisard, soldat de l'Armée de l'intérieur, se battra contre les Allemands, puis contre les Soviétiques et connaîtra des déceptions. S'étant converti au romantisme de gauche, très particulier alors, il prendra plus tard le risque de le dénoncer avec cette intégrité et cette honnêteté qui le caractérisent. Depuis, ses romans, dont en particulier *La Clef des songes contemporains*, ou encore *La Petite Apocalypse*, l'ont fait connaître et lui ont permis de se placer, grâce aux traductions en français et en anglais, parmi les plus importants romanciers contemporains. Parallèlement, ses films ont obtenu de nombreuses distinctions internationales et, en principe, il pourrait se considérer comme ayant réalisé ses ambitions et ses objectifs professionnels.

Eh bien non!

Tadeusz Konwicki trace dans *Le Nouveau Monde* sa propre caricature où l'ironie alterne avec la nostalgie. Le bouquin est fort agréable à lire car le lecteur se sent flatté de recevoir ses confidences et d'être introduit ainsi dans l'intimité d'un écrivain et d'un cinéaste de renom. En plus et en prime, si l'on peut le présenter ainsi, il y a les opinions de Tadeusz Konwicki sur le monde, sur le christianisme, sur les pratiques religieuses et sur les réactions de son chat Iwan, qui a plus de 15 ans, ce qui est beaucoup pour un chat, face à la mort. Des noms se fauillent par-ci par-là, des réminiscences et le ton, où aucun adjectif, aucun verbe ne paraît ni de trop, ni exagéré, séduit!

Né en 1926, le cinéaste et romancier, rêveur impénitent et critique si sévère et si injuste de ses propres oeuvres, vient de dépasser la soixantaine, et pourtant, en lisant *Le Nouveau Monde*, on a l'impression de rencontrer un homme jeune, que seule la disparition progressive de ses amis parvient à vieillir. À travers son livre, on le rejoint dans ses opi-

nions sur le sport moderne: « Dopage et violence. Contraintes et efforts dignes des camps. Escroqueries et abus », comme sur celles qui concernent la ponctuation, ou encore ses relations avec son premier amour qui s'appelait Wisia. On est confortable en sa compagnie au point d'avoir envie de garder le petit volume pour le retrouver de temps en temps et on se surprend à penser que cet écrivain polonais qui vit toujours dans son pays, est proche pourtant et ne paraît pas du tout coupé des réalités et des préoccupations qui sont les nôtres.

C'est à croire qu'à côté des « prolétaires » qui devaient s'unir selon Karl Marx et qui ne font que se diviser selon les intérêts propres à chaque collectivité, il y a la fraternité internationale des « forcats de la plume ». Ceux, tout au moins, qui attachent comme Konwicki de l'importance à la camaraderie et à l'amitié, se retrouvent en apprenant ensemble à savourer chaque heure et chaque jour qu'ils vivent assez intensément pour vouloir le raconter aux autres...

## La passion de la vérité

**ENTRETIENS**  
Truman Capote  
Paris, éditions Rivages  
1988, 210 pages

**MONIQUE LARUE**  
DANS CES ENTRETIENS accordés à la presse américaine, « Mister C. »

ne s'éloigne jamais beaucoup des deux ou trois sujets qui font le roman: le crime, l'art, la sexualité, l'argent. Mais ce qui donne à cette sélection encore plus d'intérêt, c'est la densité, « la précision de la parole de cet homme qui a toujours pensé par lui-même, dans l'indépendance d'esprit, seul, et libre ».

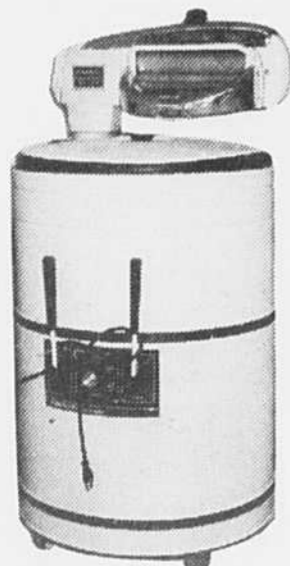
On connaît la vie légendaire de Capote, né en 1924 à la Nouvelle-Orléans, rejeté par des parents divorcés, élevé par trois vieilles tantes. Enfant précoce, il comprend vite que, s'il a été privé d'affection, il a en revanche reçu le don d'intelligence. À 17 ans, il trouve un emploi de bureau au *New Yorker* d'où il se hissera, sans jamais relâcher, vers les sommets de la ville.

Sa photo, sur la jaquette de son roman *Les Domaines hantés*, allongé sur un divan, délicatement affublé d'un veston et d'un noeud papillon noir, boucles blondes recouvrant le front, lèvres humides, lui valut, dès 1948, le titre de « Huck Finn perversi des lettres américaines ». Pourtant, le charme du dandy ne pèse pas lourd, en regard de la fascinante exactitude intellectuelle de Capote. Ce n'est pas parce qu'il est une star qu'il est un grand écrivain, mais parce qu'il a pris le risque de l'écriture.

Qu'on en juge: en 1959, il a depuis plusieurs années élaboré la théorie du roman-document et il cherche « comme un bactériologiste » un sujet approprié. Quand il lit dans le journal le récit de l'assassinat d'une famille au Kansas, il quitte tout et « ignorant comment, de minute en minute, l'affaire allait évoluer », il décide de soumettre la théorie à l'épreuve de l'expérience. Il s'y consacra pendant près de six ans, interviewant sans magnétophone ni crayon, grâce à sa mémoire exceptionnelle, tous ceux qui sont mêlés de près ou de loin à l'affaire, entrant dans l'intimité des criminels, allant partout où ils sont passés, les assistant jusqu'à l'échafaud. Le résultat de cette entreprise unique, *De sang froid*, est « l'un des plus gros succès de l'histoire et de l'édition ». « Si j'avais su ce que j'allais avoir à endurer [...] je n'aurais jamais commencé le livre. Il a provoqué trop de souffrance. Rien ne le justifie », déclare pourtant Capote, en 1968.

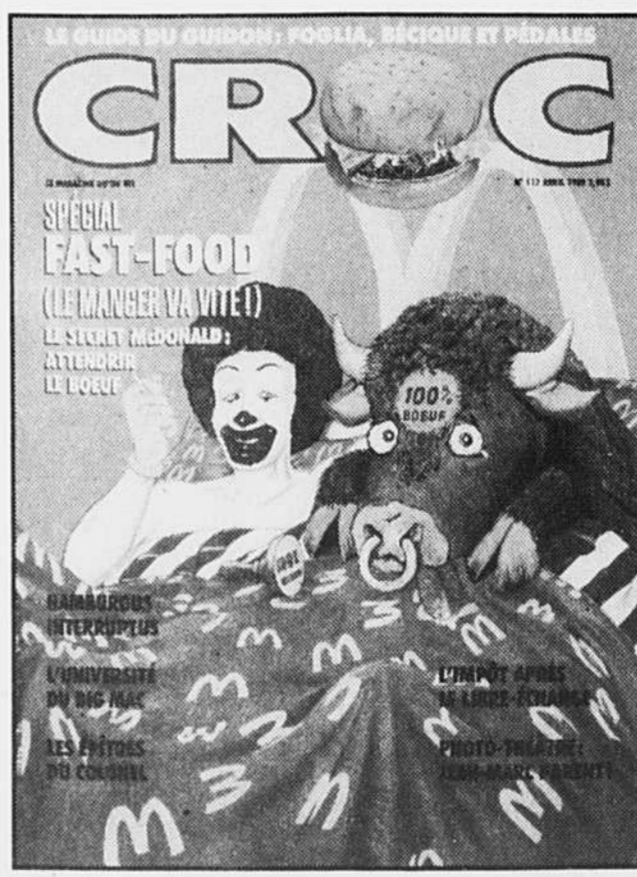
## QU'AIMERIEZ-VOUS LE PLUS AVOIR CHEZ VOUS?

Une laveuse de cet homme?



Pierre Lacroix, télévangéliste bien connu

OU le spécial  
**Fast-Food**



de **CROC**, le magazine qu'on rit?

EN VENTE TOUT DE SUITE